

Ceci est la version préliminaire du carnet publié dans Hélène Guy, Camille Deslauriers, Alain Savoie et Marie-Daphné Létourneau (dir.), *Les carnets des aventuriers*, Montréal, Chenelière Éducation, 2011, p. 78-83.

À la barre de La Traversée – Atelier québécois de géopoétique, **Rachel Bouvet**, professeure de littérature, nous présente le processus de création des *Carnets de navigation* produits à la suite de chacun des ateliers nomades. Elle met en lumière les liens entre le lieu parcouru, notamment le fleuve, le refuge, les ruelles, l'île, et le carnet qui s'ensuit. Alliant photographies, dessins, textes, ces *Carnets de navigation* faits main deviennent de véritables empreintes du dehors sur papier vivant.

Les carnets de navigation géopoétique

Rachel Bouvet

La Traversée – Atelier québécois de géopoétique publie des *Carnets de navigation* à la suite des ateliers nomades qu'elle organise. Rappelons que La Traversée a été créée en 2004 à la suite de rencontres géolittéraires tenues en 2000 à Sherbrooke, à l'occasion du colloque *L'espace en toutes lettres*, puis en 2003 à Montréal, au colloque international *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs: les modalités du parcours dans la littérature*, dont l'invité d'honneur était Kenneth White, le président-fondateur de l'Institut international de géopoétique. Depuis sa fondation en 1989, l'Institut s'est archipelisé, c'est-à-dire que des centres ou des ateliers de géopoétique ont été mis sur pied dans plusieurs pays: en Belgique, en France, en Écosse, en Suisse et en Allemagne notamment. Ils réunissent des poètes, des artistes, des géographes,

des enseignants, etc. L'Atelier québécois de géopoétique a ceci de particulier qu'il a été conçu au cœur de l'université, à la jonction de la littérature et de la géographie.

Rattaché à Figura, le Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire de l'UQAM, et affilié à l'Institut international de géopoétique, ses activités se partagent entre l'université, avec les séminaires, les groupes de recherche, les publications de type académique, et la communauté, avec des conférences-discussions à l'extérieur et, surtout, l'organisation d'ateliers nomades.

L'atelier nomade est devenu au fil des ans le lieu de prédilection pour la création et la réflexion géopoétiques, nées de l'exploration de différents sites et des échanges entre littéraires, artistes et géographes. Rassemblant une vingtaine ou une trentaine de personnes une fois ou deux par année, dans un site naturel ou urbain, autour d'un thème (l'île, le refuge, les coureurs de ruelles, le portage, le fleuve l'hiver, les rives, la forêt), l'atelier nomade vise à renouveler la lecture du paysage, à développer le rapport sensible à l'environnement, à expérimenter de nouvelles formes de création, collective notamment, à s'interroger sur la façon dont l'être interagit avec l'espace et à approfondir la réflexion géopoétique.

Les *Carnets de navigation* conservent les traces de ces expériences des lieux en réunissant les photos, les poèmes, les récits, les nouvelles, les essais, les dessins, les collages, les cartes, etc., réalisés par les participants. Ils reprennent les réflexions et les créations entamées pendant le séjour et terminées souvent dans la solitude d'un bureau ou d'un atelier. D'une facture nouvelle à chaque fois, inspirée par le lieu exploré, le carnet de navigation géopoétique rassemble une multitude de points de vue

différents sur l'endroit visité, des modes d'expression variés qui contribuent à former une perception assez complète du site. Par ailleurs, on peut dire que deux temporalités s'y croisent: le moment présent, l'instant capté sur le vif, illustré par certaines réalisations faites sur place, comme les cartes, les dessins, les photos, et un temps distendu, prolongé, nécessaire à toute entreprise de réflexion ou de création qui exige un recul, une distance, une décantation, un travail d'approfondissement, de peaufinage. Sans compter le travail d'édition, qui va du choix des textes et des images à leur achèvement en les intégrant dans un processus de transformation assez important, dans lequel la dimension matérielle de l'ouvrage fait aussi l'objet de la réflexion. Ainsi, en adoptant le mode d'expression qui lui convient le mieux, chaque participant contribue à une œuvre collective reliée de près au lieu exploré, témoignage de la découverte d'un site, d'un partage des regards et des savoirs, mais aussi concrétisation d'une relation singulière à l'espace, d'un rapport sensible et intelligent à la Terre. Les *Carnets de navigation* montrent que l'art et la science, la recherche et la création, la littérature et la géographie, non seulement se complètent, mais s'enrichissent mutuellement.

Le premier *Carnet de navigation*, réalisé sous le pilotage de Jean Morisset et d'Éric Waddell, s'intitule *Au rythme des vents et des marées*:

Notre but avoué étant de sortir des salles de cours, de l'univers des «belles-lettres» et des «seules idées» pour aller vers et dans la nature, il fallait donc partir de toute urgence. Et appareiller à la recherche de balises qui permettent de naviguer entre savoir scientifique et création littéraire, observation et expérience, raison et sentiments,

lectures, architecture de l'espace et univers autochtone occulté. [...] Quoi de plus approprié que de partir à la rencontre d'un phare, d'une île, d'un fleuve: le Saint-Laurent, la Grande Rivière... le «chemin qui marche» des premiers Canadiens!¹

C'est sur l'île Verte que s'est déroulé le premier atelier nomade, l'horaire étant déterminé en fonction du traversier, lui-même tributaire des marées. Il va de soi qu'à l'origine de l'atelier nomade se trouve le stage sur le terrain organisé en géographie, partie intégrante de la formation des étudiants. La première intervention à teneur géographique visait à partager une mémoire, à révéler à travers les cartes de la région l'histoire du paysage laurentien, à évoquer la vie qui s'y menait à une époque de trafic maritime intense, une vie rythmée par le fleuve, les marées et les vents, une vie qui se déroulait à proximité de l'eau, de la mer, du large, grâce au mouvement incessant des bateaux. Cette mémoire informera le regard de certains membres du groupe le lendemain, lors de l'atelier d'écriture, comme en témoignent ces lignes de Roxanne Lajoie:

« Je regarde le fleuve et ne vois pas l'autre rive, mais plutôt ces fantômes qui hantent la mémoire collective. J'y vois tous ces trois-mâts, ces goélettes, ces vapeurs, ces barges,

¹ Waddell É. et Morisset, J. (2005). Première traversée. In J. Morisset et É. Waddell (dir.), *Au rythme des vents et des marées. Carnets de navigation*, 1. Montréal: La Traversée – Atelier québécois de géopoétique.

ces bateaux-phares qui y ont un jour une nuit circulé, tangué, qui s'y sont, une nuit un jour enfoncés³. »

La seconde intervention a pris la forme d'une conférence sur les rochers de l'île, face à la rive nord du Saint-Laurent, une conférence portant sur la construction du paysage, cherchant à montrer ce que voit «l'œil géographique⁴». Une occasion à nulle autre pareille de confronter les filtres qui habitent et qui informent notre regard selon que l'on est géographe, écrivain, artiste ou encore chercheur en littérature. Par la suite, un atelier d'écriture, nommé «Errance et écrivage», a obligé chacun à partir de son côté, pour s'imprégner des lieux, marcher, rêvasser sur les rives, observer, goûter au plaisir de vagabonder. Après la rigueur scientifique issue de la géographie, la dérive de la pensée et du langage, moteur de la littérature, la consigne étant de rapporter une page à l'issue de la journée, et de partager le soir les mots récoltés.

[PHOTO: CARNET_NAV_1] Légende: Jean Morisset, Ballade de l'effusion des origines. *Carnet de navigation* n° 1. Droits de reproduction accordés par l'auteur.

Le second *Carnet de navigation*, intitulé *Le refuge comme traversée*, a été réalisé sous le pilotage d'Hélène Guy, Anne Brigitte Renaud et Sylvie des Rosiers. La noirceur et le froid, la nécessité de prendre un canot pour arriver jusqu'au chalet situé au bord du lac

3 Lajoie, R. (2005). *In ibid.*

4 Voir le texte d'Éric Waddell intitulé «L'œil géographique devant le regard du fleuve» dans le *Carnet de navigation* n° 1.

Stukely, à Jouvence, l'absence d'électricité ont placé d'emblée l'atelier sous le double signe du mouvement et du refuge:

« Quand huit canots, attachés deux à deux, prennent le large passé la mi-novembre sous les étoiles, c'est une manière certaine d'initier le mouvement qui, des bras aux avirons, de l'eau glaciale aux sens à l'affût, des esprits éveillés au feu de camp, se propage jusqu'au refuge, réveillant ses murs par les respirations du vent et des gens — collègues, amis, conjoints — enfin arrivés quelque part, ensemble. »

« *La Traversée* s'amorce par l'alignement de l'aviron, du corps et du refuge⁵. »

[PHOTO: CARNET_NAV_2]

Légende: Nicole Gautier. *Carnet de navigation* n° 2. Droits de reproduction accordés par l'auteure.

Abri momentané contre les intempéries, contre les bêtes sauvages, le refuge est un lieu de repos pour le corps ou l'esprit fatigués. Comme le rappelle Jean Désy, le refuge, ou la cabane, est au plus près des éléments; ses frontières sont poreuses, il protège de l'extérieur tout en laissant passer le bruit du vent et des feuilles, les cris des animaux, l'odeur des arbres. Situé en marge de la civilisation, il invite à prendre le temps:

5 Guy, H. (2005). À la cadence des avirons de nuit. In H. Guy, A. B. Renaud et S. des Rosiers (dir.), *Le refuge comme traversée. Carnets de navigation*, 2. Sherbrooke: La Traversée – Atelier québécois de géopoétique/Les Éditions de l'Université de Sherbrooke.

« Là, vous trouvez le temps de penser, vous avez tout le loisir d'être seul, de jouir et de souffrir de la solitude, mais aussi d'écrire et de rêver, de vous préparer à recevoir les vôtres. Ailleurs, le temps est une rareté. Ailleurs, la course pour la vie devient folle trop souvent⁶. »

Est-il possible, justement, d'envisager une démarche géopoétique là où «la vie devient folle», c'est-à-dire en ville? Une géopoétique urbaine est-elle concevable? Cette question a sous-tendu la préparation de l'atelier suivant, proposé par André Carpentier, qui venait de publier son récit *Ruelles, jours ouvrables*, et qui tenait à nous faire partager son coup de cœur pour les ruelles montréalaises. Le défi était de taille, puisqu'il s'agissait ni plus ni moins de se lancer à la découverte d'un territoire déjà connu, pour la plupart des membres de La Traversée.

« Les territoires, surtout les espaces communautaires que nous faisons advenir [...] sont nos extensions; en ce sens, ils sont des langages que, par trop de routine, nous avons désappris à lire, à interpréter. [...] L'objectif de l'atelier est de prendre pied et raison — raison géopoétique, ça va sans dire — sur le territoire des ruelles. Car notre avancée vers un nouvel art d'habiter la ville, voire la planète, exige de nouveaux envols de rêverie⁷. »

6 Désy, J. (2005). Du fond de mon refuge. *In ibid.*

7 Carpentier, A. (2006). Marcher à l'estime. En ruelles montréalaises, 26-27-28 août 2005. *In* V. Turcotte, A. Carpentier et R. Bouvet (dir.), *Coueurs de ruelles. Carnets de navigation*, 3. Montréal: La Traversée – Atelier québécois de géopoétique.

Transformés en «coureurs de ruelles», à l'image des coureurs des bois d'autrefois, nous avons donc marché pendant des heures, l'œil aux aguets, l'oreille tendue, la main prête à ramasser toutes sortes d'artéfacts.

[PHOTO: CARNET_NAV_3] Légende: *Carnet de navigation* n° 3 (photographe inconnu).

Puisque le réseau des ruelles est inexistant sur les cartes de Montréal, j'ai fait appel à Suzanne Joos, artiste peintre, afin d'animer un atelier de cartographie. En empruntant aux géographes leur outil privilégié, nous voulions témoigner de la singularité de nos parcours, «passer de la carte intime à la carte-objet — les yeux tout remplis d'images, les pieds ayant gardé l'empreinte encore toute fraîche du goudron et des graviers, les mains le toucher des clôtures et de la poussière, les oreilles le son des clochers et des cordes à linge⁸». Plutôt que de chercher à faire de vraies cartes, avec les mesures et le relevé rigoureux que cela suppose, nous avons décidé de privilégier la spontanéité, l'expression artistique, les matériaux récoltés au cours de la journée.

Avec le carnet suivant, réalisé sous le pilotage de Virginie Turcotte et de Chloë Rolland, il s'agit de *Se rendre au Portage*, «à la rencontre d'une région que l'on traverse trop souvent sans s'arrêter⁹». Dean Louder, Christian Paré et Éric Waddell nous avaient amenés à Notre-Dame-du-Lac, au Témiscouata, afin de réfléchir à la situation très

8 Bouvet, R. (2006). Vers une cartographie géopoétique. *In ibid.*

9 Christian Paré, C. (2007). *Se rendre au Portage*. In V. Turcotte et C. Rolland (dir.), *Se rendre au Portage. Carnets de navigation*, 4. Montréal: La Traversée – Atelier québécois de géopoétique.

particulière de cette région de «portage» entre les Malécites et les Micmacs, entre le Saint-Laurent et le Saint-Jean, entre la Nouvelle-France et l'Acadie, entre les colonies anglaises et françaises, entre les États-Unis et l'Amérique du Nord britannique, entre le Québec et les Maritimes. Il a donné l'occasion d'une réflexion sur le chemin du Portage, qui n'a jamais servi au portage, d'un parcours à vélo sur la piste du Petit Témis, de l'élaboration d'une carte collective et éphémère du lac Témiscouata faite avec des matériaux (bois, feuilles, pétales, cailloux) ramassés la veille. Comme l'écrit Suzanne Joos, responsable de l'atelier:

« Tout au long de ce processus, nous avons effectivement effacé nos individualités pour signer tous ensemble une œuvre collective qui allait s'effacer dans la nature, mais dont la réalisation allait rester en documentation et, surtout, dans notre mémoire¹⁰. »

[PHOTO: CARNET_NAV_4] Légende: Détail de la carte collective du lac Témiscouata.
Carnet de navigation n° 4 (photographe inconnu).

Le carnet n° 5 relate quant à lui l'expérience de marcher sur *Un fleuve l'hiver*¹¹. Réalisé sous la direction de Kathleen Gurrie, Denise Brassard et André Carpentier, il explore les paysages de bouscueils et de glaciels aux abords de Cap-Santé, des paysages ayant soumis les citoyens peu friands des grands froids à une expérience corporelle assez intense. Si le fait de marcher sur les eaux glacées du Saint-Laurent relevait pour

10 Joos, S. (2007). Cartographie collective. *In ibid.* 27.

11 Gurrie, K., Brassard, D. et Carpentier, A. (dir.) (2008). *Un fleuve l'hiver. Carnets de navigation*, 5. Montréal: La Traversée – Atelier québécois de géopoétique.

quelques-uns de l'habitude, pour la majorité des participants à l'atelier, il s'agissait d'une expérience nouvelle dans laquelle, après avoir «apprivoisé la crevasse», il devenait possible de «ressentir les remous, entendre parler la glace, ses craquements cristallins, et ceux moins discrets de la marée montante» pour finalement «trouver cela enchanteur et y prendre plaisir!¹²»

[PHOTO: CARNET_NAV_5] Légende: André Carpentier. *Carnet de navigation* n° 5.

Droits de reproduction accordés par l'auteur.

Enfin, le carnet de navigation géopoétique n° 6, intitulé *Rives et dérives* et confectionné sous le pilotage de Kathleen Gurrie, Yves Lacroix et Julien Bourbeau, nous fait revisiter les rives de l'archipel de Montréal, des paysages trop souvent méconnus, face auxquels on a soudain envie de «se laver les yeux¹³». La dimension insulaire de la ville se manifeste dans ces pages de manière sensible, aussi bien dans les photos que dans les textes, ou dans l'articulation entre le visuel et le lisible comme le propose Denise Brassard dans son «Impromptu sur regards croisés»:

Ce qui déplace

« L'île s'élançe vers le ciel et nous avec elle. Bientôt les buildings flottent sur les rapides et la ville devient un concept flou. Le gris de l'horizon nous plonge dans l'intimisme, le

12 Turcotte, V. (2008). Chers amis du fleuve. *In ibid.* 42.

13 Gurrie, K. (2008). Se laver les yeux. *In* K. Gurrie, Y. Lacroix et J. Bourbeau (dir.), *Rives et dérives* (p. 7). *Carnets de navigation*, 6. Montréal: La Traversée – Atelier québécois de géopoétique.

paysage rabattu vers nous. Ici, selon l'angle qu'on adopte, on se croirait dans une lagune. Là, la rive prend des allures de chemin de campagne, et alors le fleuve fait écho à notre avancée. Il est vrai qu'en ville la rive est moins souvent une plage qu'un sentier. Ça donne à notre insularité quelque chose de clandestin qui ajoute à son charme¹⁴. »

[PHOTO: CARNET_NAV_6] Légende: Suzanne Joos, *Dérives insulaires* (2008).

Aquarelle, encre et tampons encres sur papier. *Carnet de navigation* n° 6. Droits de reproduction accordés par l'auteure.

Cette collection de carnets a été voulue d'emblée à nulle autre pareille. C'est la raison pour laquelle l'idée d'un format identique pour tous les numéros a été écartée dès le début. Chacun des carnets adopte une forme et une texture singulières, inspirées du thème de l'atelier et de la spécificité du lieu: par exemple, l'horizontalité et la blancheur du 3^e carnet font écho au paysage d'«un fleuve l'hiver»; le carton très épais et très rigide utilisé pour le 4^e carnet ressemble à celui fabriqué à Cabano, dans le Témiscouata (malgré de nombreux efforts, il s'est avéré impossible d'en faire venir de là-bas), alors que les élastiques qui relient les pages rappellent les tendeurs employés pour accrocher les vélos sur les voitures (puisque une partie de cet atelier nomade se déroulait sur la piste cyclable Petit Témis). Qu'il s'agisse du format, de la reliure, de la

14 Brassard, D. (2008). Impromptu sur regards croisés, *In ibid.* 26.

texture de la couverture, ou de tout autre élément matériel, chaque carnet donne lieu à une confection artisanale, à la manière des livres d'artistes, réunissant textes, images, cartes et artéfacts. En effet, à partir de 2006, certains objets y ont été insérés: par exemple, une pochette collée sur la couverture intérieure contient un «artéfact tombé dans le regard puis dans la main d'un coureur de ruelles lors d'une promenade déambulatoire» (fragments de cartes à jouer, étiquettes en plastique à bout pointu pour indiquer le nom des plants, accessoires pour faire des bulles, etc.). Par ailleurs, une photographie en couleurs prise avec un appareil jetable a été glissée dans chacun des carnets, à l'aide de coins, ce qui donne à chaque exemplaire une dimension unique (en plus du fait que chaque exemplaire a été numéroté à la main). Étant donné que chaque numéro de la collection est chaque fois piloté par une nouvelle équipe (trois personnes en général), le processus de création et d'édition collective est nourri par la singularité du site exploré autant que par la personnalité et l'imagination des membres impliqués. En plus de recueillir les traces d'une aventure vécue en groupe, il s'agit pour une petite équipe de se lancer dans une nouvelle aventure, où l'édition elle-même donne lieu à une recherche de formes, de textures, de matériaux, de couleurs et d'éléments divers, de manière à concevoir une esthétique adaptée au lieu. Dans les débuts, nous commençons l'atelier nomade avec le lancement d'un carnet, bien arrosé de ti-punch antillais, afin de marquer la fin d'une étape et le début d'une autre. Au rythme de croisière qu'a pris La Traversée dernièrement, il ne nous est plus possible de faire coïncider ces deux moments, mais l'esprit est resté le même: si chaque atelier nomade initie à un nouveau site tout en faisant surgir des questionnements inédits, les carnets

balisent chacune de nos étapes et laissent dans leur sillage les signes d'une navigation géopoétique engagée collectivement.